

Toukârâm

Psaume du pèlerin

Jacques Scheuer, s.j.

Le chantre du Seigneur

Homme de caste plus que modeste, petit boutiquier dans une bourgade du pays marathe, dans l'ouest de l'Inde, Toukârâm (1598 -1650) s'inscrit dans une longue lignée de poètes, de chantres et de saints ou de « parfaits » (*sant*). De sa vie sans histoire, nous ne savons pas grand-chose, sinon qu'il éprouvait une dévotion passionnée pour son Seigneur, Krishna — ici connu et invoqué sous le nom de Viththal ou Vithobâ.

Depuis des siècles, chaque année, pendant plusieurs semaines, des villes et villages de tout le pays de langue marathe, de longues processions de pèlerins convergent vers le temple de Pand-harpour. Hommes, femmes, enfants, ils ont hâte

de voir la statue antique de Vithobâ, l'image de ce Seigneur qui est au-delà de toute image. Chaque fois qu'il le pouvait, au risque de négliger sa boutique, Toukârâm marchait avec eux et puisait dans leur communauté l'inspiration de ses psaumes. Aujourd'hui encore, la marche des pèlerins s'accompagne du chant des psaumes de Toukârâm et d'autres grands passionnés de Dieu.

La vie, un pèlerinage

Pauvre, sans protection, méprisé par les bien-pensants, Toukârâm n'eut pas la vie facile. Il se voyait en outre, selon la croyance hindoue, prisonnier du cycle des renaissances ou réincarnations, ballotté d'une vie douloureuse à une autre. D'où viendra la délivrance ? Ce rude chemin est pour lui l'apprentissage de la confiance. Aux heures pénibles, il crie vers son Seigneur :

« Rien pour remplir mon ventre, nul repos, aucune place au village qui me soit destinée.

Sans force, sans espoir, ainsi, mon Dieu, je suis secoué comme le riz dans la poêle » (IV).

Toukârâm cependant n'accuse pas le sort. En présence du Seigneur, il est conscient de son indignité :

« Courte ma foi, courte mon intelligence, courte la vie qui glisse entre mes doigts :

je suis pétri de péché ! Oh ! Écoute-moi... : à tes pieds qu'il agrippe, Toukâ t'en supplie » (VI).

Psaume du Pèlerin

Où que j'aïlle, tu es le compagnon
qui me tient la main et me conduit.

Sur cette route où je chemine,
tu es mon seul soutien. À mes
côtés, tu portes mon fardeau.

En marchant, si je divague,
toi, tu me redresses :
tu as brisé mes résistances,
ô Dieu, tu m'as poussé en avant.

Tous les êtres, tous les hommes Sont
devenus mes frères bien-aimés.

Maintenant, ta joie me pénètre et m'entoure,
dit Toukârâm je suis comme un
enfant qui joue dans une fête.

Toukârâm, *Psaumes du pèlerin*,
trad. G. Deleury, LXIII, Paris, Gallimard
(coll. «Connaissance de l'Orient»), 1956

Notre boutiquier place toute sa confiance en
Viththal:

« *Ami des sans-amis, fleuve de grâce, il brise
nos entraves et notre mort* » (XVII).

Il s'en remet complètement à lui :

« *Je jeterai mon fardeau sur les épaules de
Dieu, j'offrirai, dit Toukâ,
mon lourd passé à ses*

pieds. » (LXXXVI)

« *Voici mon corps, mes
pensées, mes paroles à tes pieds : rien
ne me reste maintenant, ô mon
Dieu...*

*J'ai placé dans ta main, dit Toukâ,
ma vie comme une boulette d'offrande :
en mon âme, plus d'inquiétude* » (LXXXVIII).

Sa vie désormais est attente de la rencontre :

Ma lampe est allumée.

Jour et nuit, je veille la route.

Mon cœur flambe d'impatience.

Ah, te voir! (LIV).

Aux heures d'obscurité ou de doute, l'attente se
prolonge et l'absence est lourde à porter : « *Où te
caches-tu ? Dors-tu, mon Dieu ? Serait-ce la
longueur du chemin qui retarde ton arrivée ?
(LVIII) L'absence de Dieu, dit Toukâ, a transformé
le pays en désert* » (LIX).

Privé de la Présence, Toukâ étouffe, comme «
un poisson hors de l'eau ».

Cependant, dans le pèlerinage de la vie, comme
dans la marche annuelle vers le temple, le Seigneur
marche à son côté, allège son fardeau. Chemin
faisant, il brise les résistances, ouvre à la fraternité,
introduit dans sa joie. Au pèlerin, la route offre
une spontanéité nouvelle, une liberté insouciant : «
Je suis comme un enfant qui joue dans une
fête.» •